L'orage

Ce n'est au début qu'un grondement étouffé et lointain, à peine perceptible jusqu'à ce que la lumière ne commence à vaciller. Le ciel s'assombrit et les ombres peu à peu s'éteignent, vaincues par une semi-obscurité laiteuse et brillante.

C'est alors que l'on commence à sentir le vent se faire plus insistant, qu'on l'entend souffler plus bruyamment dans les arbres, qu'on le voit bousculer les feuilles des pivoines, disloquer les roses passées, encore sur leur tige, dispersant sans dessein leurs pétales fanés aux barrières du jardin.

La chemise se met à claquer sur la peau comme une voile par gros temps, les cheveux s'ébouriffent, on sent au fond de soi comme l'imminence d'un petit drame anodin. Peut-être d'une libération aussi. L'air est encore doux mais on sent poindre comme une odeur humide, d'herbe mouillée ou de rosée du matin. Une soudaine fraîcheur inattendue et vive qui vous saisit.

On lève les yeux, la rumeur sourde se fait fracas et la course des nuages s'accélère subitement, ils passent sur nos têtes comme à bride abattue dans un ciel trop chargé de gris. C'est le signal de la débandade.

On se précipite dans la maison, grimpe les escaliers comme un chat affolé pour fermer en catastrophe les fenêtres des chambres qui commencent déjà à battre la chamade. On fonce dans le jardin pour rapatrier les chaises longues, les journaux envolés, les verres dans le gazon et les livres de poche. Les enfants courent en zig-zag, ramassent leurs pulls qui formaient de beaux embuts et emportent le ballon avec eux en riant. « Les voitures sont-elles bien fermées ? » On sent les premières gouttes, chaudes, éparses et aléatoires qui clappent sur les épaules, la tête et les bras découverts. Puis leur rythme s'emballe.

On se retrouve alors, tous haletants, dans le salon dont on allume les lampes en plein milieu d'une après-midi de Printemps. C'est comme un soir prématuré, une parenthèse de pénombre dans un jour en plein soleil, une sommation au repli, presque au recueillement. Les plus âgés reprennent leur lecture dans les fauteuils, les plus jeunes se collent aux fenêtres pour regarder se déchaîner la pluie, maintenant

battante contre les carreaux. Un volet blanc mal attaché claque devant une des fenêtres faisant sursauter les enfants qui reculent d'instinct.

Aux abords le vent fait plier les massifs, secoue les jeunes arbres, le tonnerre déclenche sa canonnade dès que la pluie se fait grêle et mitraille. Mais au milieu de cette soudaine tourmente, de ce tumulte assourdissant, c'est le calme qui frappe dans la maison. Silence. Attente. On ne veut rien ajouter à cette excitation imprévue qui nous laisse muets. Surtout ne rien commenter. On regarde au dehors à travers les gros murs de pierre le jardin qui tangue et on se sent bien. Au chaud, à l'abri. Car c'est toute une métaphore du monde qui se met en place en quelques minutes. Le sentiment apaisant de se sentir en sécurité dans un environnement qui nous échappe, menaçant et brutal.

Puis le vacarme s'apaise, les flots déversés se ratatinent, les magnolias se redressent, un rayon de soleil, éclaireur en échappée solitaire, déchire les nuages. Et c'est l'inondation de lumière en un claquement de doigts. Le retour du beau temps. On peut alors rouvrir la porte et s'enivrer du parfum de la pluie après l'orage.

Cela n'aura duré que quelques dizaines de minutes, mais en fin de compte on aurait bien aimé profiter un peu plus de ce calme inattendu, de cette retraite impérative. De ce calme dans la tempête.

Illustration : John Constable – Clouds Study (1822)